

L'interview d'Éric Barbier

Le choix de l'œuvre de Romain Gary

Comment vous est venue l'idée d'adapter *La promesse de l'aube* ?

▮ J'ai dû lire *La promesse de l'aube* en première, après l'exposé d'une de mes amies en cours de français. À la fin des années 1970, Romain Gary n'était pas très à la mode dans le milieu scolaire mais cette fille était passionnée par son œuvre et sa présentation m'avait donné envie de lire le livre.

L'amour maternel et filial est au centre de l'intrigue principale et sous-tend toutes les intrigues secondaires. L'histoire de cette relation ardente qui infléchit le destin et la vie d'un homme est le nœud du film. La foi absolue, inconditionnelle que Nina a dans son fils n'apporte pas seulement des situations drôles et émouvantes, elle explore quelque chose qui est à vif chez chacun d'entre nous : comment avons-nous été aimés par nos parents ? Peu d'entre nous ont connu un amour si absolu et nous sommes tous prêts à envier ce privilège qu'a eu Romain Gary.

Mais il nous montre aussi avec humour l'effet pervers de cet amour trop entier : la quête sans fin d'un idéal, la culpabilité de ne pouvoir rendre ce qui nous a été donné et une déception inévitable dans le domaine amoureux.

Romain Gary s'attache principalement à montrer tout ce qu'il y a eu de positif dans cet acharnement maternel plus stimu-

lant qu'étouffant. Il ne regrette rien : c'est pour lui la plus belle chose qui existe, n'en déplaise à la psychanalyse.

La réalité à l'origine du texte est très forte, mais il la transforme en permanence ou en fait des lectures complètement déroutantes. Romain Gary réinvente sa vie pour la rendre romanesque, drôle ou tragi-comique.

J'ai également été surpris de découvrir pendant la préparation du film que des parties de la vie de Romain et de sa mère, que je pensais imaginaires, étaient en fait bien réelles. Par exemple, je pensais que les annonces dans les journaux pour le salon parisien *Maison Nouvelle* étaient une invention du livre mais en allant à Wilno, nous avons retrouvé ces mêmes annonces dans des journaux polonais et russes de l'époque avec l'adresse de Nina rue Grande-Pohulanka. De même, pour la faillite du salon de couture, nous avons vu une injonction à payer et une tentative de recouvrement de dette faite par des huissiers qui voulaient faire arrêter Nina avant qu'elle ne parte à Varsovie.

Selon vous, pourquoi ce texte de 1960 nous parle-t-il encore aujourd'hui ?

▮ La force du roman est cet amour démesuré entre un fils et sa mère. Le livre de Romain Gary analyse la construction de ce lien indéfectible. C'est une histoire indémodable.

Certains font aussi un lien entre l'histoire de Nina et les problèmes d'immigration que nous vivons aujourd'hui. Nina et son fils ont

fui les pogroms dans les années 1930. Nina a choisi la France comme patrie et son fils deviendra une figure importante de la littérature de son pays d'adoption. Cette histoire est un pied de nez à tous les communautarismes et protectionnismes, qui fleurissent actuellement, mais la situation actuelle n'est pas la même qu'à l'époque.

Et puis il y a Nina, son amour fou pour une France idéale : liberté, égalité, fraternité ! Où les femmes du monde, habillées en Paul Poiret, vont boire du champagne dans des palaces et où Victor Hugo est président de la République. Nina est plus française que toutes les Françaises : elle aime son pays d'adoption avant d'y mettre les pieds et rien ne la détournera de cet amour, ni les difficultés, ni l'antisémitisme grandissant de l'avant-guerre.

C'est un livre souvent étudié au collège. Selon vous, pourquoi est-ce important de faire connaître cette œuvre à la jeunesse ? Aviez-vous l'ambition de faire un film accessible à tous ?

» Je trouve ça vraiment bien que l'on fasse lire *La promesse de l'aube* au collège. Romain Gary a retrouvé toute sa place dans la littérature contemporaine et c'était important. Il ne faut pas oublier qu'il a beaucoup été ostracisé dans les années 1960-1970. Son style ne correspondait pas aux canons du nouveau roman, et sa fidélité sans bornes au général de Gaulle lui valut de sérieuses inimitiés. Il a certainement beaucoup souffert de ne pas être reconnu par ses pairs et d'être méprisé par la critique avant le tour de passe-passe Émile Ajar.

Le film est à l'image du livre, une fresque tragi-comique qui, je l'espère, touche et émeut. Romain Gary a toujours écrit des histoires pour être lu et édité, comme il l'avait promis à sa mère.

Le film est accessible à tous, car il raconte une histoire d'amour indémodable sous-tendue par cette volonté de Romain Gary de venger les injustices et les humiliations faites à sa mère. C'est quelque chose de très fort et de très accessible, parce que nous avons sans doute tous déjà vu un de nos proches humilié ou rabaissé devant nous et eu cette volonté de laver l'affront.

Quel est votre rapport à la littérature en tant que réalisateur ? Êtes-vous inspiré par des livres lorsque vous faites vos films, y compris en dehors des adaptations ? Avez-vous envie d'adapter une autre œuvre littéraire par la suite ?

» Le cinéma a toujours été lié à la littérature. Du *Voyage dans la Lune* de Méliès au *Seigneur des anneaux*, en passant par *Le Parrain*, le nombre de romans adaptés au cinéma est sans fin. Des réalisateurs tels que Hitchcock, Bresson ou encore Truffaut ont puisé leur inspiration dans la littérature.

Je lis pour me nourrir, pour trouver des idées. Mes lectures sont très intéressées. Je peux passer deux heures dans une librairie à parcourir des quatrièmes de couverture.

• 11 •

C'est d'ailleurs ainsi que j'ai découvert le livre de Ted Lewis, *Plender*, qui est devenu *Le serpent*. Les lectures qui me prennent le plus de temps sont généralement celles qui entourent l'écriture d'un scénario.

Je travaille actuellement à l'adaptation de *Petit pays* de Gaël Faye, Goncourt des lycéens 2017.

Le travail d'adaptation

Entre la décision d'adapter le livre et la sortie du film, combien de temps s'est-il écoulé ? Qu'est-ce qui a été le plus long dans le processus d'adaptation ?

▶ Cela fait un peu plus de trois ans que je travaille sur le film. L'écriture du scénario a été l'étape la plus longue. Il est très difficile d'adapter un roman culte. Comment en faire un film ? Que choisir dans le roman ? Comment ne pas trahir l'esprit du livre tout en lui donnant de sérieux coups de canif ?

J'avais découpé le roman en toutes petites unités d'action. À la fin du livre, j'avais 876 unités. Je lisais et relisais le livre inlassablement jusqu'à avoir plusieurs certitudes qui m'ont permis d'envisager l'adaptation.

Tout d'abord, il fallait utiliser le texte de Romain Gary en voix off quitte à le réduire considérablement. Ses mots sont une partie essentielle de la force du récit. Alors que la littérature peut se permettre des incursions dans les pensées des gens, de développer des

réflexions, des analyses, des interrogations, le cinéma doit trouver une manière visuelle et non rhétorique de le faire. La voix off a donc été utilisée pour soulever un coin du voile des pensées de l'auteur et créer, comme dans le roman, des contrepoints qui devaient apporter un éclairage différent, une interprétation tangente par rapport à ce qui est montré et un décalage comique sur certaines situations.

Ensuite, j'ai décidé d'enlever les quatre ans qui se déroulent à Varsovie en réintégrant les scènes les plus importantes à Wilno. On retrouve dans les deux villes les mêmes problématiques : la lutte pour survivre, la volonté de réussite du fils pour sauver sa mère du malheur.

Enfin, il fallait concentrer la guerre sur les trois points centraux de l'histoire : l'écriture d'*Éducation européenne*, la typhoïde – en particulier le moment où il décide de vivre pour sa mère – et la scène finale du sauvetage de Langer où il devient un héros.

Dans l'adaptation du roman par Jules Dassin en 1970, la plus grande partie du film concernait l'enfance.

Les épisodes de l'adolescence et de l'âge adulte apparaissaient plus rapidement. Pourquoi était-il important pour vous d'accorder une telle place à l'âge adulte de Romain Gary, notamment à son rôle pendant la guerre ?

▶ Le fondement du livre est l'enfance. Romain se fait la promesse de devenir célèbre



Éric Barbier dirigeant les enfants
pour la scène du défi alimentaire.

pour sauver sa mère. Il n'y parvient qu'à la fin de la guerre. Il a réussi, c'est un héros. Je ne comprends pas comment on peut enlever la période où il tient sa promesse.

De plus, l'âge adulte a une place très importante dans le roman. Big Sur ouvre le livre ; puis vient la scène où sa mère vient à Salon-de-Provence. L'adolescence commence dans la seconde partie, quand il arrive à Nice à 14 ans. Si vous décortiquez le roman, l'adolescence et l'âge adulte occupent une grande part du livre, mais l'enfance a un charme particulier.

Le livre de Romain Gary possède à plusieurs titres des aspects cinématographiques (la notion de scène, l'aspect très visuel de certains épisodes...). Cela a-t-il facilité le travail d'adaptation ?

» En effet, certaines scènes sont formidables : la mère qui hurle dans l'immeuble, la scène avec Gubernatis, l'acteur français alcoolique qui vient incarner pour Nina le couturier Paul Poiret, les escargots, la scène où il fait l'amour pour la première fois avec Mariette et où sa mère surgit dans la pièce, Zaremba l'artiste peintre qui veut se marier avec Nina, celle-ci qui veut envoyer Romain tuer Hitler, le duel au pistolet à Londres pendant le Blitz... Mais évidemment cette profusion de scènes et d'idées a un revers : comment choisir parmi tant de scènes magnifiques et sacrifier des moments mémorables pour le lecteur ? Quand vous

parlez avec des passionnés de *La promesse de l'aube*, ce ne sont que cris et reproches. C'est une discussion sans fin.

Vous avez changé l'encadrement du récit : de Romain Gary seul à Big Sur, on passe à Romain Gary au Mexique avec Lesley Blanch. Pour quelles raisons ?

» Les pages sur Big Sur sont crépusculaires. C'est un homme mort qui nous parle. Ce sont sûrement les pages les plus émouvantes et les plus mélancoliques du livre mais je ne savais pas comment les traduire visuellement.

J'ai trouvé l'idée en lisant *Romain, un regard particulier* de Lesley Blanch, la première femme de Romain Gary. Elle raconte comment ce dernier a commencé à écrire *La promesse de l'aube*. Ils étaient en vacances au Mexique et Romain Gary s'est enfermé dans sa chambre d'hôtel dos à la fenêtre. Il ne voulait entendre parler ni de visite, ni de promenade, ni de musée ou autre. Il devait travailler !

Il s'est mis à écrire alors que la fête des Morts battait son plein. Il s'est fabriqué des bouchons pour les oreilles et travaillait du matin au soir. Après quelques jours, de violents maux de tête l'empêchèrent de bouger. Lorsque Lesley revint, Romain Gary lui annonça qu'il voulait rentrer à Mexico : son crâne lui faisait trop mal, il était sûr d'avoir un cancer du cerveau et ne voulait pas mourir dans un trou perdu.

Je suis parti du principe que Lesley lisait le premier jet de *La promesse de l'aube* pendant leur trajet. Cela me permettait d'établir le lien entre la voix off et le roman. Pour le spectateur, la voix off correspond clairement à la lecture du livre par Lesley.

Pourquoi avez-vous choisi de placer l'épisode de la confrontation de Nina avec les voisins de Wilno au début du flashback ?

▶ *La promesse de l'aube* est un récit picaresque qui retrace vingt ans de la vie de Romain Gary et de sa mère. Ils sont bringuébalés de pays en pays. Leur vie est une suite d'occasions saisies ou manquées, de rencontres, de hasards heureux ou malheureux. C'est un foisonnement de situations que le spectateur devait pouvoir suivre le plus simplement possible.

J'ai donc organisé mes petites unités d'action dans l'ordre chronologique de l'histoire avant de resserrer le récit pour entamer une approche plus scénaristique et cinématographique du roman.

L'épisode de la vieille dame sauvée par Romain Gary à Bangui est-il une transposition de l'histoire de Louison (chapitre 39) ? Le choix d'une vieille dame vise-t-il à créer une résonance avec la situation de la mère de l'auteur, en train de mourir loin de lui à l'hôpital ?

▶ C'est effectivement une transposition de l'épisode de Louison mais qui s'est réduit

petit à petit comme une peau de chagrin. Dans les premières versions du script, Romain trouvait la vieille femme qu'il ramenait dans ce village isolé où personne ne parle français et personne n'a vu de Blancs, excepté Louison qui est allée à l'école.

C'est ainsi qu'ils se rencontraient et ils vivaient une histoire d'amour comme dans le roman. Malheureusement, nous avons dû resserrer le script sur la vieille dame blessée que Romain trouvait et qui lui rappelait sa mère. Dans le montage original, l'association avec Nina était encore plus forte puisqu'il y avait une scène où Romain, après avoir été libéré de prison, retournait dans le village voir la vieille femme et découvrait qu'elle venait de mourir. On le voyait pleurer sur la tombe et raconter à Louison qu'il avait abandonné sa mère en France trois ans auparavant.

Y a-t-il une scène à laquelle vous teniez en particulier ?

▶ L'histoire avec Valentine, pour qui il mange une chaussure tant son appétit sexuel est énorme. Il pense que tout ce désir qui monte en lui ne peut être rassasié qu'en mangeant quelque chose de fou pour elle. La scène est drolatique dans le livre et je n'imaginai pas le film sans ce moment.

Les acteurs et le tournage

Comment s'est fait le choix des acteurs principaux? Aviez-vous déjà des acteurs en tête en préparant l'adaptation?

» Le livre de Romain Gary balaie quatre périodes de sa vie: Big Sur où il a 44 ans, l'enfance à Wilno, l'adolescence à Nice et l'époque de la guerre. Il fallait donc un acteur d'une dizaine d'années, un acteur adolescent et un acteur adulte qui pouvait incarner Romain à partir de ses 18 ans, jusqu'aux années de guerre et celles où il écrit le livre. Comment incarner Romain avec trois acteurs? C'était ce qui m'inquiétait le plus quand j'écrivais.

Nous avons vu à peu près 550 enfants bilingues français et polonais pour incarner Romain petit. Pawel avait quelque chose de différent des autres, un naturel impressionnant dans les improvisations. La force des scènes du roman de Romain Gary rapprochait Charlotte et Pawel un peu plus chaque jour. Il s'est créé une vraie complicité entre eux. Ils avaient un grand plaisir à se surprendre et à improviser dans les scènes.

Pour Romain adolescent, j'avais envie de travailler avec Nemo Schiffman que j'avais trouvé formidable dans *Elle s'en va*, le film d'Emmanuelle Bercot, et qui devait avoir à peu près le bon âge. Je savais qu'il serait parfait pour incarner cette période de la vie de Romain. Il a dû jouer des scènes très difficiles pour son âge, notamment

celle où il couche avec Mariette, mais Nemo a été impérial.

J'espérais depuis l'origine du film travailler avec Pierre Niney pour le rôle de Romain adulte. À mes yeux, c'était le seul acteur qui pouvait porter toutes les périodes du film par son talent et son physique qui lui permettaient d'incarner le personnage du jeune homme à l'écrivain.

Pierre a tout de suite soutenu le projet. C'est quelqu'un qui échange beaucoup d'idées sur le scénario pendant le tournage. Même sur le montage, il a fait des propositions très pertinentes. C'est un acteur investi et très exigeant avec lui-même. Il n'hésite pas à regarder comment fonctionne une scène en dehors de sa prestation personnelle. Pendant que je tournais en Hongrie les scènes concernant l'enfance, je me souviens que la monteuse du film lui montrait les rushes des plans tournés avec Pawel. Il voulait voir certains comportements de l'enfant pour les reproduire dans les scènes qu'il allait jouer.

J'avais rencontré Charlotte Gainsbourg plusieurs fois et j'avais envie de travailler avec elle depuis longtemps. Elle adorait le livre de Romain Gary, car l'histoire de sa grand-mère paternelle, immigrée de Russie, était proche de celle de Nina. Je suis donc allé à New York pour parler du scénario. Nous sommes entrés directement dans le travail en parcourant le script. Elle avait une manière de s'interroger sur le personnage de Nina, de visualiser son corps, qui

a rendu les choses très claires pour moi. Charlotte devait incarner la mère.

Le choix de Charlotte Gainsbourg pour jouer la mère est *a priori* surprenant pour les lecteurs du livre, mais cela fonctionne extrêmement bien dans le film. Comment avez-vous travaillé avec elle ?

» C'est vrai que l'on a une image de Charlotte très évanescence, douce et fragile alors que Nina est une femme exubérante, concrète et physique.

Charlotte a tout de suite parlé du corps de Nina. Quel corps donner à cette femme qui travaille en permanence, marche dans le froid et la neige de Wilno et fume comme un pompier ? Chaque instant de la vie de cette femme est une lutte. Au bout de quelques séances de travail, Charlotte m'a dit qu'elle devait modifier son physique. Elle voulait des hanches, du ventre, des seins, des cheveux filasse. Nous avons fait faire des prothèses, des perruques. Charlotte a intégré tous ces éléments sur son corps et j'ai assisté petit à petit à une mutation complète. Elle s'est emparée du personnage, ou plutôt Nina s'est emparée d'elle ! Pour alourdir sa silhouette, elle a donné à Nina une démarche en canard. Elle s'est remise à fumer pour retrouver les automatismes des fumeurs compulsifs : le personnage monstrueux de LA MÈRE était sorti de sa gangue...

Charlotte m'a aussi proposé de prendre un accent. Elle se souvenait de sa grand-

mère et de son accent russe très marqué. J'avais peur de tomber dans la caricature, mais j'ai quand même accepté d'essayer. Lors du premier jour de tournage, l'accent qu'elle a proposé était tellement juste que je ne l'ai pas entendu. Nous avons donc décidé de le garder.

Charlotte m'a vraiment impressionné : sa capacité de travail est colossale et elle garde toujours une liberté de jeu et une ouverture complète aux nouvelles idées.

Quelle a été la scène la plus difficile à tourner, le plus gros défi de mise en scène ?

» Ce fut celle où Romain, caché sous la machine à coudre de sa mère, assiste à la fouille de l'appartement par les policiers. Pawel pleure devant la violence des gendarmes et l'humiliation de Nina. Ça a été très éprouvant d'obtenir ce moment d'émotion.

Sinon, chaque scène avait ses propres difficultés. Le tournage dans le désert au Maroc avec un village très difficile d'accès, le tournage plus technique des combats d'avions, les séquences avec beaucoup de figurants, les trains, la neige... Bref, il y avait toujours un obstacle à franchir. ■